

02-042

Anuario de Psicología
2002, vol. 33, nº 2, 231-247
© 2002, Facultat de Psicologia
Universitat de Barcelona

Psychologie et histoire. Une réflexion à double sens

Marc Richelle
Professeur émérite
Université de Liège

La présente réflexion à propos des relations entre la psychologie et l'histoire aborde quatre différentes questions. Premièrement, l'histoire de la psychologie est envisagée; l'importance de la référence au passé, indispensable pour mettre en perspective la recherche et la théorie, est objet prioritaire d'analyse. Deuxièmement, les dimensions historiques essentielles des humains sont considérées comme un aspect fondamental pour la définition de l'objet de la psychologie scientifique; l'approche de la «psychologie historique», spécialement celle qui correspond à l'école française représentée par l'héritage d'Ignace Meyerson est brièvement discutée. Troisièmement, la contribution de la psychologie au travail des historiens est évoquée. Finalement, l'implication de la psychologie et de l'histoire dans la société contemporaine est analysée en référence à l'utilisation (parfois abusive) de l'histoire dans la construction d'une identité collective et comme justification pour réparer les offenses et les dommages commis dans le passé, justification souvent accompagnée par des déclarations de culpabilité de la part des auteurs, ou plus exactement, de leur descendants. Ces questions sont discutées à la lumière des approches psychologiques de la mémoire et de l'oubli.

Mots clés: Psychologie, histoire, identité collective, memoire, oubli, culpabilité

This reflection on the relations between psychology and history addresses four distinct issues. The first is the history of psychology: the importance of reference to the past, even if only to put current research and theory into perspective. Second, the essential historical dimension of humans is presented as a crucial aspect in defining the very object of psychological science; the «historical psychology» approach, specifically its French variety as represented by Ignace Meyerson's legacy, is briefly discussed. Third, the contribution of psychology to the work of historians is

considered. Finally, the joint involvement of both psychology and history in contemporary society is discussed with reference to the use (and abuse) of history in the construction of collective identity and to the claims for repair for offenses and damages made in the past, echoed by the declarations of guilt on the part of their perpetrators, or more exactly their descendants. These issues are discussed in the light of psychological approaches to memory and forgetting.

Key words: Psychology, history, collective identity, memory and forgetting, guilt.

À la mémoire d'Antonio Caparrós, et en hommage à la société espagnole qui a donné, au lendemain du franquisme, un admirable exemple de gestion de la mémoire et de l'oubli.

Un hommage à Antonio Caparrós est inévitablement un hommage à son oeuvre d'historien de la psychologie, et à travers lui une reconnaissance de la signification et de l'importance de l'histoire de notre discipline. Il est aussi l'occasion de (re)formuler des questions plus larges sur les rapports entre psychologie et histoire. C'est à une réflexion générale sur ces questions que nous consacrons ces pages. Nous distinguerons quatre champs pour nous guider dans cette démarche.

Le premier, sur lequel nous ne nous appesantirons pas car il est explicitement ou implicitement abordé dans d'autres contributions à ce volume, et se trouve exemplairement illustré par l'oeuvre de Caparros, est celui de l'histoire de la psychologie. Branche de l'histoire des sciences, quelle est son importance, quelles sont ses fonctions dans l'élaboration même des savoirs et des pratiques psychologiques? Quelle est, ou quelle devrait-être sa place dans la formation des psychologues?

Le second concerne la prise en compte de la dimension historique dans la définition même de l'objet de la psychologie humaine. Il nous ramène au vieux débat sur l'universalité et l'intemporalité de la nature humaine opposées à son essentielle historicité, et à la question toujours actuelle de l'intégration ou de l'irréductibilité du biologique et de l'historico-culturel dans l'explication des conduites humaines.

Le troisième porte sur la place de la psychologie dans le travail des historiens. Sans s'inspirer des données de la psychologie scientifique, dès bien avant d'ailleurs que celle-ci existe, ils ont pratiqué des analyses psychologiques, dans leurs biographies des personnages historiques, dans leurs interprétations des mouvements collectifs, etc. fournissant un matériau précieux aux psychologues. Mais que peuvent-ils tirer aujourd'hui de nos modèles de l'homme et de nos méthodes? Quels seraient donc les lieux d'une coopération interdisciplinaire entre histoire et psychologie? Et en conséquence les exigences d'une formation appropriée des historiens?

Enfin, le quatrième champ nous emmène dans les implications de l'histoire et de la psychologie dans la vie sociale et dans la vie politique actuelles. L'histoire est souvent convoquée par des groupes sociaux les plus divers, opprimés ou victimes d'aujourd'hui ou d'hier, gens au pouvoir ou en quête de pouvoir, minorités en mal d'identité ou d'émancipation, pour établir une vérité qui justifie et alimente leur cause, à moins qu'elle ne serve de support à des processus complexes de revendication, de réhabilitation, de culpabilisation. S'instaure ainsi ce que nous appellerons une psychologisation de l'histoire, sur laquelle le double regard des psychologues et des historiens est de nature à jeter quelque clarté.

Histoire de la Psychologie

Sur ce thème, mes collègues espagnols en savent et peuvent en dire beaucoup plus, et avec plus de compétence que je ne le pourrais, puisque il se trouve parmi eux de nombreux spécialistes du domaine, et que l'on peut même parler d'écoles, de Barcelone, de Valence, de Madrid, etc. Les quelques remarques qui suivent sont donc celles d'un amateur, convaincu de l'importance de développer l'histoire de la psychologie et d'en instruire nos élèves, et qui regrette qu'elle n'ait pas trouvé en zone de langue française les mêmes faveurs que de l'autre côté des Pyrénées.

Qu'une science ne se comprenne, ne s'apprenne, ne se pratique bien qu'à la lumière de son histoire est aujourd'hui une évidence pour la plupart des champs du savoir, et il n'est pas de meilleure introduction aux problématiques d'une discipline que celle qui les aborde dans une perspective historique. Les psychologues semblent moins convaincus de cette évidence que les mathématiciens, les physiciens, les biologistes. Un regard sur l'histoire de la psychologie les aiderait pourtant à dépasser certains travers dont ils sont affublés. Tout d'abord, une complaisance naïve à se croire à chaque génération au centre d'une révolution, plutôt qu'à percevoir les changements qui surviennent dans leur discipline comme des étapes d'une évolution. Certes, il peut y avoir en psychologie des changements de paradigme aussi importants que dans d'autres sciences, mais, comme c'est le cas dans ces autres sciences, ces changements, si bouleversants soient-ils en apparence, ne se conçoivent que par rapport à ce qui les précède, qui en est la condition. A négliger cela, les psychologues perdent le sens de la continuité et du caractère cumulatif de leur entreprise scientifique. Aux triomphalismes psychologiques, qu'ils soient freudien, behavioriste, constructiviste, cognitiviste ou autre -isme, il n'est de meilleur antidote que les leçons d'histoire.

La conviction de faire vraiment du neuf ne porte pas seulement sur les idées théoriques: elle dispense le chercheur de se demander si quelque précurseur méconnu n'a pas eu dans le passé la même hypothèse que lui, n'a pas entrepris de la tester empiriquement fût-ce avec des moyens plus frustes. La continuité d'une science réside à tout prendre peut-être plus dans ces approximations successives d'un même problème concret que dans les oscillations des thèmes théoriques. A cet égard, il serait fort instructif que les historiens rassemblent les

cas de tentatives successives, à travers le temps, pour cerner un même problème: on verrait s'y affiner en un jeu réciproque les techniques et les modèles. Devant les admirables expériences de Shepard et de Cooper sur la rotation mentale, on se reporterait aux expériences –combien plus rudimentaires, mais combien ingénieuses– d'André Rey sur les caractères de la représentation mentale du mouvement. Si remarquables que soient les approches élaborées en psychologie cognitive depuis Newell et Simon, on ne peut manquer d'être frappé des préfigurations, exemptes bien sûr de la métaphore de l'ordinateur, qu'en offraient les recherches d'un Claparède.

En outre, travers assez répandu dans les sciences humaines, l'engouement, les effets de mode entraînent souvent chez les psychologues une véritable cécité pour des contributions marquantes du passé, parfaitement accessibles sans plongée dans la profondeur des archives. Ainsi, dans les innombrables travaux qui fleurissent aujourd'hui sur le thème renouvelé de la conscience, on voit les psychologues eux-mêmes –passe pour les physiciens quantiques– omettre de faire référence, et de tirer profit des apports classiques de Lashley, de Vygotski, de Piaget, de Zazzo, et bien d'autres¹.

Enfin, toutes les sciences sont exposées à des dérives, des errements, des mystifications, des supercheries. Dans des disciplines où les mécanismes de confirmation/réfutation sont solidement installés, ces cas sont assez rapidement détectés. Dans les sciences humaines, il n'en va pas si aisément, et il faut parfois toute la subtilité de l'historien, toute sa patience dans l'interrogation des sources, pour dénoncer l'écart entre les discours théoriques ou les présupposés indiscutés d'une pratique et leur vacuité ou leur inefficacité. Freud eut dès les origines des opposants, dont les arguments ne se réduisaient pas à leurs résistances inconscientes contre la psychanalyse; il eut aussi ses historiens, mais pour la plupart hagiographes. Il fallut attendre le travail minutieux et critique d'historiens acharnés à recouper les sources, ou assez patients pour attendre que celles-ci s'ouvrent, pour que se posent sérieusement un certain nombre de questions sur les conditions d'élaboration et de propagation d'une des théories psychologiques les plus influentes, mais aussi les plus suspectes, du XX^{ème} siècle².

Voilà assez de raisons pour cultiver l'histoire de la psychologie, et pour lui donner sa part dans la formation des étudiants. Il faut créditer Antonio Caparrós d'avoir su le faire, et avec lui nombre de psychologues espagnols.

La dimension historique de l'homme: sa portée dans la définition de l'objet de la psychologie

Il est un autre aspect de l'histoire que les psychologues ne peuvent éluder. Il ne s'agit plus ici, du moins à première vue, de la science historique, du travail des historiens, mais de l'histoire dans son sens le plus général, désignant les

1. Voir M. Richelle (sous presse).

2. La recherche historique sur le mouvement freudien s'est largement développée au cours du dernier quart de siècle. Ces travaux n'ont guère été traduits en français. L'ouvrage de Benesteau (sous presse) s'en fait l'écho.

changements qui surviennent à travers le temps chez l'espèce humaine, changements qui ne paraissent pas assimilables à ceux que produit l'évolution biologique, non plus que leurs effets n'affectent de manière significative et durable les caractères biologiques de notre espèce. A l'histoire ainsi entendue certains n'hésitent pas à appliquer l'expression d'«évolution culturelle» ou d'«évolution socio-historique», tantôt avec l'arrière-pensée ou, au contraire, la pensée affichée qu'un même processus est fondamentalement à l'oeuvre à l'échelle des espèces et à l'échelle de l'histoire humaine –malgré les traits qui les distinguent– ; tantôt au contraire pour souligner la rupture qualitative entre évolution biologique et évolution culturelle et l'irréductibilité de la seconde à la première. Au camp des premiers appartiennent de nos jours les neurobiologistes et les psychologues, et certains anthropologues, néodarwinistes, partisans d'un *darwinisme généralisé*; au camp des seconds, les psychologues et divers spécialistes des sciences sociales qui tiennent la culture humaine pour une émancipation si radicale par rapport aux contraintes biologiques qu'il ne leur paraît pas vraiment utile, pour comprendre notre espèce, de se pencher sur ses propriétés biologiques, et moins encore, dans une perspective comparative, sur celles des espèces animales plus ou moins voisines de nous.

Le problème n'est pas neuf. Il n'est que la récurrence de la vieille querelle de l'inné et de l'acquis. Il se présente aujourd'hui avec une particulière acuité, en raison sans doute des défis lancés à la psychologie par les neurosciences et des airs de triomphalisme qu'elles tirent quelquefois de leur fascinant déchiffrement des mécanismes cérébraux. De nombreux psychologues, du moins parmi les chercheurs, se sont laissé séduire par les sirènes des neurosciences pour s'engager à leur côté dans une recherche pluridisciplinaire dont les mérites sont évidents, mais que sous-tend la conviction que l'étude du cerveau est la voie royale pour comprendre les conduites humaines. Les extrêmes s'appelant l'un l'autre, d'autres psychologues, qui se recrutent plutôt parmi les praticiens de l'intervention, s'acharnent à proclamer les limites, sinon la non-pertinence des études neurobiologiques, et la primauté de l'homme-sujet-dans-l'histoire. L'enjeu n'est rien moins que la définition de l'objet d'étude de la psychologie, et corrélativement le choix des méthodes acceptables pour le décrire et le comprendre. Les psychologues qui se rattachent au premier camp tendront leurs efforts à cerner la nature humaine dans ce qu'elle a d'universel, et que détermine sa structure biologique (une vue qui ne prend guère en compte une donnée importante de l'étude des espèces animales, à savoir que les espèces qui vivent actuellement ne sont pas à jamais figées, mais continuent de subir le jeu de l'évolution). A ceux-là, histoire et culture apparaîtront tout à fait secondaires, et à toutes fins de recherche fondamentale, pratiquement négligeables. Les psychologues du second camp tiendront la nature humaine pour toujours en mouvement, fabricant sans cesse de l'histoire nouvelle et subissant sans cesse la marque de l'histoire, et à la limite, ils partageront le «relativisme absolu» des postmodernes. Plus sérieusement, après avoir insisté sur les différences interculturelles, ils souligneront la portée des variations à travers le temps; ils intégreront dans la notion de nature humaine la dimension différentielle, envisagée non seulement au plan synchronique mais au plan diachronique.

La pensée, aujourd'hui généralement oubliée, du psychologue français Ignace Meyerson est illustrative de cette position. Contrastant avec l'approche expérimentale rigoureusement positiviste d'un Piéron et d'un Fraisse, ses contemporains, approche alors en voie d'établir son hégémonie sur la psychologie française, Meyerson adopte une perspective diachronique qu'il veut objective, par une recherche critique des évolutions de l'esprit humain, de ses grandes fonctions psychologiques, à travers le temps. Il attache dans cette enquête la plus grande importance aux oeuvres que les humains ont laissées derrière eux, et le plus souvent transmises: des outils les plus élémentaires jusqu'aux productions artistiques les plus prestigieuses, toutes se présentent comme des témoins objectifs de son activité mentale. A cette fin, Meyerson, au lieu de s'acharner comme ses collègues à affirmer la spécificité de la psychologie et d'en marquer jalousement le territoire, recourt à toutes les disciplines visant à cerner l'esprit humain dans ses aspects les plus divers, anthropologie, sociologie, linguistique, archéologie, esthétique, musicologie, et bien sûr l'histoire, en toutes ses branches. Il les interroge sur le destin de la mémoire, de la parole, du geste, de la pensée logique, de la production d'outils et de machines, de la création, dont les produits viennent transformer le milieu dans lequel vivent les hommes. Il s'enquiert parallèlement des opinions des philosophes et des savants au fil du temps sur ces facultés de l'esprit, montrant en quoi ces opinions ont à leur tour contribué à modeler les fonctions en cause. Cette démarche, Meyerson la présente comme une «psychologie historique», qui n'est d'aucune manière une négation des racines biologiques, mais prise en compte de l'importance, hypothétiquement énorme eu égard à l'abondance et à la richesse des productions de l'esprit humain, de la dynamique d'une espèce sans cesse occupée à se modifier³.

Les paragraphes qui précèdent caricaturent un peu la situation, et fort heureusement beaucoup de psychologues maintiennent une conception intégrative des facteurs biologiques et historiques dans leur enquête sur la nature humaine. Mais dès lors qu'ils prennent en compte les derniers, il leur faut bien se tourner vers les travaux des historiens, y compris des temps contemporains, pour prendre la mesure des transformations historiques des conduites humaines. La prise en compte de la dimension historique de l'espèce humaine implique donc la prise en compte des sciences historiques. Elles seules peuvent, certes avec toutes les incertitudes de la reconstruction du passé, éclairer le psychologue sur les changements dans les formes de socialisation des enfants, dans les structures familiales et sociales, dans les conduites face à la maladie, aux catastrophes, à la mort, dans les activités humaines de création, etc. Des données de l'histoire, voire de la préhistoire, le psychologue peut tirer des inférences plausibles en faveur de la permanence de tels traits de la nature humaine, ou au contraire la labilité ou la plasticité de tels autres. Les préhistoriens nous fournissent aujourd'hui de pré-

3. L'expression «psychologie historique» a été reprise dans le titre (*Pour une Psychologie historique*) d'un recueil en hommage à I. Meyerson publié en 1996 (Parot, 1996). On doit à F. Parot aussi l'édition des notes du cours prodigué par Meyerson en 1975-1976 – il avait 87 ans –, où l'on trouve notamment des essais de psychologie historique de la mémoire et du geste. Notre résumé très succinct des vues de Meyerson s'inspire de l'attachante introduction de Parot à cet ouvrage aussi bien que de la lecture du cours.

cieuses indications, à partir des fabrications d'outils lithiques, ou des modes d'inhumation des défunts, quant à l'apparition d'habiletés cognitives (par exemple l'anticipation d'une chaîne d'actions motrices finalisées) ou de représentations symboliques de l'objet absent, conduites qui se sont perpétuées jusqu'à l'homme moderne⁴. Inversement, l'histoire des moeurs offre maints exemples de la fragilité des théories de la personnalité axées sur des particularités propres à une époque et un lieu en matière de rapports jugés normaux ou pathologiques entre générations, entre sexes, entre couches sociales, etc.

S'il est vrai que les êtres humains sont, pour une part non négligeable, des produits du contexte historique qui les a vu naître, les psychologues, et plus particulièrement ceux qui se donnent pour tâche d'intervenir concrètement dans divers domaines d'application, doivent s'exposer à ajuster leurs conceptions théoriques et leurs pratiques aux transformations que l'histoire imprime à la nature humaine. Si celle-ci est l'objet de la psychologie, elle est objet en mouvement, et qu'il faut saisir là où il se trouve dans le cours du temps, jouet de l'histoire, elle-même forgée de ses oeuvres.

Meyerson n'était guère connu dans le monde anglosaxon, et il est aujourd'hui méconnu en France. Il exerça cependant à Paris pendant de nombreuses années une influence considérable, servie par un instrument de diffusion de choix, le *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, dont il assumait la rédaction depuis 1920. On y trouve les contributions présentées lors de ses séminaires autour d'un thème – le travail, la personne, la mémoire, etc. – par des spécialistes de diverses disciplines, histoire, ethnologie, sociologie, linguistique, esthétique, etc. L'un d'entre eux, l'historien Lucien Fèbvre, se fera le défenseur ardent de cette approche pluridisciplinaire, y consacrant quelques pages en style de manifeste dans le volume de l'*Encyclopédie Française* consacré à La Vie Mentale (1938). Meyerson disparu, les psychologues français se sont désintéressés de cette voie, plus que les historiens eux-mêmes (Parot, 1996, 2000). La psychologie historique n'a pas pour autant disparu: elle trouve ainsi sa place, sous l'étiquette «Historical Psychology (the history of consciousness and behavior)», parmi les thématiques proposées aux auteurs souhaitant publier leurs travaux dans *History of Psychology*, la revue de la section 26 de l'American Psychological Association.

Que peuvent faire les historiens avec la psychologie? Que peuvent-ils faire sans elle?

Les rapports entre psychologie et histoire ne sont pas à sens unique. Les historiens ont de leur côté intérêt à s'informer de la psychologie pour pratiquer leur métier. Certes, ils ont toujours été, d'une certaine manière, des psychologues, que ce soit dans leurs biographies des personnages historiques, ou dans

4. Voir, entre de nombreuses autres sources, Otte (2001), Renfrew et Zubrow (1996).

leurs analyses des phénomènes sociaux. Leur psychologie a cependant été plus généralement fondée sur les intuitions du sens commun que sur les données des psychologies scientifiques. Elle se rapprochait plutôt de la psychologie des écrivains –ce qui est un grand compliment– que de celle des chercheurs en psychologie. Peu de théories psychologiques ont vraiment inspiré leurs travaux, à l'exception peut-être de la psychanalyse, pour le meilleur et pour le pire.

Il reste, nous semble-t-il, que les historiens peuvent tirer grand profit des travaux des psychologues, au plan des méthodes d'abord, au plan des modèles ensuite.

Sans minimiser l'extraordinaire effort de la critique historique telle qu'élaborée par les historiens sans aucun recours à la psychologie, il est clair que cette discipline fondamentale dont dépend tout le travail des historiens ne peut que se trouver enrichie par une connaissance des recherches psychologiques. La critique et l'exploitation des sources mettent en cause des problèmes relatifs aux témoignages, aux distorsions intentionnelles ou non auxquels ils sont sujets, aux pièges de la perception et de l'attention, aux incertitudes de la mémoire, aux influences sociales implicites. Une connaissance de tous ces mécanismes –et de bien d'autres dont ils ne sont que des exemples– tels qu'analysés par les psychologues à l'aide des méthodes expérimentales est assurément utile à réduire la part des interprétations subjectives dans la critique des sources.

Au plan des modèles, la psychologie propose des modèles de l'homme, de la personnalité, du développement, des interactions sociales, des rapports de dominance-soumission, du normal et du pathologique, etc. propres à inspirer l'historien et surtout à le dégager des modèles implicites ou explicites qui lui viennent de l'air du temps, ou de modes d'écoles. Les modèles forgés par la psychologie n'ont certes pas valeur de vérité, et il pourrait bien arriver que des modèles du sens commun leur soient préférables. Mais, dans leur diversité même, et dans leurs incertitudes, ils suggèrent des alternatives et des correctifs aux grilles d'analyse adoptées par l'historien. Le portrait d'un personnage historique peut changer selon qu'on le tracera dans le cadre d'une caractérologie fixiste, d'une spéculation psychanalytique sur quelques fantasmes originels, d'une classification psychopathologique ou d'une conception du développement de la personne mettant l'accent sur les capacités de changement. Les tentatives pour cerner la mentalité d'une époque, d'un peuple, d'une classe sociale tireront profit des données de la psychologie concernant les stéréotypes, des éclairages de la psychologie différentielle, de l'analyse des processus de domination et de subordination. Les recherches historiques sur les mouvements d'opinion et leur rôle dans la désignation des représentants et des plus hautes autorités dans les régimes démocratiques ne peuvent que s'enrichir et se nuancer de la connaissance des processus de décision, des facteurs subjectifs dans les jugements, des mécanismes d'attribution.

Nous ne nous étendrons pas plus sur ces points: le bénéfice que l'historien peut tirer de la psychologie –comme des sciences sociales en général– est assez évident pour qu'elle conserve, ou qu'elle trouve si elle ne l'a déjà, sa place dans la formation des historiens.

Psychologie et histoire dans la société d'aujourd'hui

Passons à un tout autre aspect des rapports entre psychologie et histoire, qui retiendra notre attention plus longuement, car il soulève aujourd'hui des problèmes inédits et particulièrement complexes.

Les historiens font l'histoire, et livrent le produit de leur travail dans l'univers culturel qui les entoure. Il tombe d'abord dans les mains des autres historiens, alimentant leurs recherches, quelquefois en contradiction. Il touche aussi – de plus en plus si l'on en croit les succès de librairie des livres d'histoire – le grand public, sinon directement, du moins par l'intermédiaire des vulgarisateurs spécialisés. Il ne laisse pas indifférent le politique, qui y cherchera des leçons, ou, plus souvent, des justifications à ses idées et ses stratégies. Bref, une fois tombé dans le domaine public, le fruit du travail de l'historien échappe à son contrôle et trouve un destin social inattendu et incontrôlable. Il arrive que ce destin implique des composantes psychologiques significatives. Nous commenterons ici deux exemples: l'exploitation de l'histoire dans la construction de l'identité collective, et les phénomènes de revendication en réparation et de culpabilisation.

Dans les deux cas, nous nous trouvons aux prises, au niveau des groupes sociaux, avec la dialectique de la mémoire et de l'oubli. Au niveau individuel, un siècle de psychologie de la mémoire nous a montré que celle-ci n'est pas ce magasin à souvenirs où nous irions au gré de nos besoins chercher l'un ou l'autre objet en dépôt, qu'elle est processus dynamique, constitutif de notre personne et de sa continuité, mais en perpétuelle reconstruction.

Digression sur la mémoire

La mémoire, certes, est le tissu même de la personne, la substance de son identité. Mémoire du corps, de ses mouvements, de ses habiletés, de ses savoir-faire, des informations captées dans le monde extérieur, objets, lieux, visages; mémoire des êtres reconnus, aimés ou haïs, des émotions; mémoire des acquis de l'esprit, assimilés par l'instruction, amassés par la curiosité. Faux souvenirs aussi, basés sur des narrations de l'entourage, comme dans l'enlèvement du petit Piaget à Paris, ou encore sur l'induction du thérapeute, tels ces fantasmes d'abus sexuels précoces forgés lors d'interventions à prétentions psychothérapeutiques qui donnèrent lieu à des procès célèbres outre-Atlantique. Ce que nous appelons notre Moi, cet être singulier que nous tenons pour nôtre, il est fait de notre mémoire, avec ses malices. Que la mémoire s'effrite, c'est notre Moi qui se vide. L'homme, ordinairement si avide de connaître son avenir, et qui court chez le diseur de bonne aventure, et le paie, pour savoir où il sera demain dans ses entreprises ou dans son destin, se trouve brutalement sans avenir dès lors que la mémoire ne l'habite plus. On se souvient de cette terrible épidémie qui, dans le chef d'oeuvre de García Márquez, frappa les habitants de Macondo et leur enleva la mémoire. Pilar, la cartomancienne, qui jusque là ne manquait pas de clientèle, s'avisait de la fortune qu'elle ferait non plus en prédisant l'avenir à ses concitoyens (qui ne s'en souciaient plus), mais en leur redonnant un passé. C'est la même in-

quiétude qui donne aujourd'hui une telle impulsion à la recherche de la pilule miracle qui préserverait la mémoire.

Pourtant, les mécanismes de la mémoire comprennent aussi ceux de l'oubli. L'oubli est d'abord processus naturel de désencombrement de tout ce qui ne sert pas, effacement, ou mise en suspens, en réserve, de l'acquis, du souvenir, pour faire place à de nouvelles acquisitions plus utiles dans le présent: processus d'économie, de régulation qui évite la surcharge. Il est aussi atténuation de souvenirs d'expériences douloureuses: processus de soulagement, proche peut-être de l'habituation, plus général, plus primitif sans doute que le refoulement freudien. Il est aussi, par simple usure ou par réflexion et volonté, annulation de conduites en impasse: rancune, vengeance, jalousie rétrospective finissent parfois, heureusement, par céder. Hantés que nous sommes par les périls de la mémoire, nous perdons de vue les souffrances et les pathologies qu'entraînent les ratés de l'oubli: envahissement de la conscience par les ruminations, les obsessions, les actes compulsifs, impuissance à assumer le deuil, à se distancier d'un traumatisme. Il n'est pas moins important de rechercher la pilule de l'oubli que la pilule de la mémoire.

Par d'autres moyens que la chimie, diverses instances se sont attachées à gérer l'oubli. Morales et religions s'y sont employées, comme aussi le droit: pardon, absolution, pénitence, grâce, prescription des poursuites, effacement des crimes une fois la peine purgée, autant de techniques personnelles ou sociales d'allègement de la mémoire. Nous y reviendrons.

Ce rappel succinct, en termes très généraux, de quelques notions de psychologie individuelle de la mémoire et de l'oubli éclairera les réflexions sur l'usage de l'histoire dans les deux thèmes annoncés plus haut, à savoir l'identité des peuples et la réparation/culpabilisation.

La quête identitaire

Les sociétés humaines ont, comme les individus, leurs rapports au passé. Celui-ci est fait de toutes les habitudes, conduites ou croyances, connaissances et créations, accumulées et transmises au fil des générations. Une part de cette «culture» —sans doute la plus grande part— est constitutive de la vie présente, elle est dans les *actes* des membres de la société; elle pèse, évidemment, sur l'avenir, sans que les gens s'en rendent compte. Elle est en quelque sorte la mémoire implicite du corps social. Une autre part fait explicitement référence au passé. Cette activité réflexive du groupe social sur ses origines, ses racines, ses exploits ou ses malheurs est sans doute très ancienne dans l'histoire de l'humanité, d'abord sous les modes de la légende et du mythe, des rites religieux (le culte des ancêtres), relayés, en notre temps, par le travail des historiens. Celui-ci enrichit singulièrement ce que le mythe et le rite perpétuaient dans des codes parfois obscurs de symboles: il exhume, restitue, réhabilite, remet en question, avec l'ambition de l'objectivité assistée par une admirable rigueur méthodologique. Curieusement, ce patient labeur scientifique —mais qui n'exclut pas la vigueur narrative— ne fascine pas moins les peuples que les récits légendaires. Ils

y trouvent les mêmes aliments à leur identité, mais aussi l'enrichissement de découvertes insoupçonnées, qui donnent à cette identité des nuances et une complexité nouvelles, et qui apportent sur des problèmes actuels une intelligibilité qui leur faisait défaut. L'histoire de la centralisation progressive du Royaume de France éclaire évidemment les tensions d'aujourd'hui entre Paris et les régions, voire les mouvements indépendantistes. Dans les meilleurs cas, le citoyen ordinaire et le politique peuvent en tirer d'utiles leçons.

Les données de l'histoire peuvent aussi fournir des arguments aux peuples qui, pour des raisons diverses, se tiennent pour victimes d'un pouvoir, d'une oppression, d'un délaissement. Le groupe alors se redéfinit et s'affirme dans le présent par référence à son passé, d'où il tire désormais ses projets d'avenir. Ce retour au passé qui en appelle à l'histoire, la réinjection de celle-ci dans le présent, son rôle dans l'orientation du futur sont psychologiquement et sociologiquement compréhensibles; s'ils ne sont pas du goût des groupes sociaux responsables de la domination qui avait menacé la culture renaissante, ils bénéficient généralement d'une approbation morale de la part de ceux qui n'y sont pas impliqués. Il y a là une sorte de reconnaissance du droit au passé, de l'importance de celui-ci dans l'identité culturelle. C'est ce mécanisme qui a présidé à la naissance et au développement des mouvements identitaires qui se sont multipliés en Europe depuis le dix-neuvième siècle.

L'exploitation de l'histoire par les mouvements d'émancipation nationalistes ou régionalistes présente des caractères très proches des vicissitudes de la mémoire individuelle. Elle est comme elle sélective, retenant du passé ce qui lui sert dans le présent; elle rigidifie dans le présent ce dont elle s'empare dans le passé pour asseoir, consolider, légitimer ses discours et ses actions. De l'histoire savante, elle ne retient pas la démarche critique, prête à perpétuelle remise en question; elle y prélève les données favorables à ses thèses, vérités authentifiées par le masque d'autorité de la *science* historique. Elle néglige la dynamique même de l'histoire, elle la fige telle qu'elle lui convient; ce faisant, elle la nie. Sous le couvert de l'identité, elle impose l'anachronisme. Certains conflits persistants témoignent de cette fixation à l'histoire contre l'histoire. Il en va de ces mouvements sociaux comme des fixations au passé chez les individus incapables d'assumer un deuil, animés de haines tenaces et de vengeances différées, ou ravagés de jalousie rétrospective.

Le conflit qui agite encore aujourd'hui l'Irlande du Nord offre un exemple caricatural autant que pathétique. L'agression et la mort s'y sont affublées d'originaux d'autrefois, pour entretenir au long des années des haines anachroniques et réinjecter sans cesse dans le présent le poison d'un passé figé. Véritable pathologie de la mémoire collective, où la fragile construction identitaire tente de se protéger derrière le rempart du passé.

A un degré plus poussé, l'exploitation de l'histoire glisse vers la fabrication de l'histoire. Les peuples s'inventent un passé - ou, plus exactement, ceux qui les entraînent l'inventent pour eux. Ces fictions, qui s'ornent néanmoins de la dignité de l'Histoire, renvoient à quelque mythe des origines, à la pureté originelle souillée par l'étranger, à la vigueur indestructible qui a maintenu, fût-elle cachée, l'identité collective en dépit de tous ceux qui se sont acharnés à l'annihiler.

A la source de l'action politique, ces fictions deviennent des grilles de lecture du présent et les moteurs de l'édification du futur. On reconnaît là la dynamique perverse des faux souvenirs, avec la désignation de l'ennemi, et l'édification d'une identité imaginaire.

L'exemple le plus célèbre est évidemment celui de l'idéologie nazie, construction d'un passé pseudo-historique, mythique, proclamant la pureté originelle de la race aryenne, et entraînant un peuple nombreux dans la restauration de cette pureté, à travers les moyens que l'on sait. La pseudo-histoire, dans ce cas, a su habilement chercher des arguments dans les oeuvres des historiens, comme dans les travaux des biologistes. Ce niveau de monstruosité dans le chancre d'un faux souvenir collectif n'a pas été atteint, dieu merci, dans tous les mouvements identitaires. Mais beaucoup de ceux-ci, à visage plus humain, recèlent quelques ingrédients semblables. Certains analystes des mouvements séparatistes basques mettent l'accent sur la part qu'y ont joué ces fictions historiques, qui ont pris valeur de vérité, et débouchent sur le terrorisme (Juaristi, 1997).

L'invocation du passé à l'appui de l'affirmation identitaire, s'accompagne presque toujours d'hostilité et d'intolérance vis-à-vis des autres, ceux auxquels est refusée l'appartenance au groupe social qui revendique son identité. Cette ambiguïté est particulièrement marquée lorsque les mouvements identitaires se développent dans des territoires où cohabitent des populations très diversifiées, c'est-à-dire la plus grande partie du monde, et assurément l'ensemble de l'Europe. Aucun mouvement nationaliste ou régionaliste né au dix-neuvième ou au vingtième siècle n'en est exempt, quelles que soient les références historiques – linguistiques, ethniques, religieuses –, invoquées. Nulle part en Europe, des frontières territoriales indiscutables n'enferment en leurs limites une population homogène quant aux critères de l'identité nationale affirmée, non plus qu'elles n'englobent, sans en laisser au dehors, tous les hommes et femmes en droit de se reconnaître dans ces critères. Des minorités linguistiques ou religieuses subsistent dans des états qui se définirent sur ces critères, minorités demeurées au-dehors d'autres états qui eussent normalement dû les abriter. Des gens parlant hongrois vivent en Roumanie et en Tchéquie, d'autres parlent roumain qui ne vivent pas en Roumanie. Plus près de nous, le démantèlement de la Yougoslavie illustre de façon dramatique l'impasse où entraîne toute assertion d'une identité sociale qui dénie à d'autres groupe le même droit, du seul fait que leur espace de résidence est commun. L'exploitation de critères ethniques, linguistiques, religieux soi-disant enracinés dans l'histoire y constitue à nouveau un abus et une distorsion de celle-ci, où un passé figé vient peser sur l'avenir, et ouvre celui-ci à des conflits sans issue. Les ingrédients dont sont faites les sociétés et leur évolution sont comme gelés, au mépris de la réalité qui les présente, au contraire, en perpétuel mouvement. Leur est conférée une valeur sacrée, à sauvegarder dans sa pureté. Ainsi s'enclenchent les mécanismes d'épuration dont le vingtième siècle nous a fourni la plus terrifiante anthologie. Ainsi se forge une forme d'identité par exclusion de l'autre, un peu comme dans certaines grandes familles, à la faveur des règles dans l'ordre de succession, ou des incertitudes de la procréation, ou des caprices d'une préférence paternelle, un enfant se voyait investi d'une identité privilégiée dont il pouvait user pour écarter sa fratrie.

Enfin, les mouvements identitaires qui exaltent leur mémoire collective entraînent une conséquence curieuse, à laquelle on n'a pas prêté suffisamment attention, pour les collectivités qui n'éprouvent pas les mêmes sentiments d'appartenance. Là où les mouvements identitaires se font source de pouvoir, ceux qui n'en participent pas se trouvent pour ainsi dire laissés pour compte; ils sont comme des convives de seconde zone qui n'ont rien à raconter dans une réunion où tous rivalisent de souvenirs héroïques. La région wallonne, non plus que la communauté francophone de Belgique, n'a réussi à se doter d'une identité comparable à l'identité flamande. Est-ce faute d'avoir un passé qui autoriserait cette identité? Faute de faire dire à l'histoire ce qu'il convient pour la légitimer? Faute d'être capable de faire passer un intérêt identitaire avant les dissensions? Faute de motivations à une unification des sentiments collectifs qui n'a jamais existé dans le passé? Mais ne faut-il pas, pour survivre, parfois s'inventer une identité, et feindre d'y croire? Voici quelques années, les Portugais rejetèrent un plan qui visait à une structuration de leur pays en régions à identité marquée, tout à fait étrangère à la mentalité des habitants, mais que certains politiques de bonne foi avaient cru indispensable pour se trouver à armes égales avec les régionalismes très affirmés dans certaines parties de l'Europe en gestation. Pour l'observateur extérieur de la politique espagnole contemporaine, il est difficile de ne pas être frappé par la différence de poids dans la politique nationale entre les communautés ou autonomies à forte identité et celles qui n'en ont guère. Celles-ci devraient-elles s'en construire une? L'idéal des grands européens cosmopolites de l'entre-deux-guerres est-il à jamais une illusion, et tous ceux qui s'en réclameraient seraient-ils inéluctablement voués au même désarroi que Romain Rolland ou Stephan Zweig?⁵

La légitimation dans le passé: procès en réparation et culpabilisation

La diffusion de l'histoire s'accompagne, depuis quelque temps, d'une curieuse manifestation: le procès en réparation assorti de son image en miroir, la culpabilisation. La Grèce et l'Égypte revendiquent la restitution des Apollon ou momies installés au Louvre ou au British Museum, les musées réclament les chefs-d'œuvre volés par Hitler mis à l'abri par Staline, les descendants des victimes de l'Holocauste se penchent sur les trésors enfouis dans le secret des banques suisses, les survivants du drame rwandais implorent la clarté sur les responsabilités des états occidentaux dans leur malheur, cependant qu'une commission parlementaire enquête à Bruxelles sur le rôle des belges dans l'assassinat de Lumumba et conclut par des excuses à la famille, que le pape à Rome réhabilite Galilée, que le parlement français ratifie à Paris l'authenticité du génocide arménien, etc. Toutes ces demandes ont une certaine légitimité, et tous ces gestes réparateurs ont leur dignité. Les uns comme les autres sont des conduites d'apaisement, visant à régler des contentieux moraux liés au passé, et ils valent mieux sans doute que les conduites d'exacerbation évoquées dans les paragraphes pré-

5. Sur le problème de l'identité, voir aussi Richelle (1999, 2000).

cédents. On peut toujours s'interroger sur les intentions réelles et cachées des réclamations, et sur la sincérité profonde des confessions et aveux de responsabilité. Ils soulèvent cependant une question des plus difficiles dans une réflexion sur l'invocation du passé pour guider le présent et l'avenir: c'est une question de temporalité. Jusqu'à quelle époque de l'histoire est-il raisonnable de se reporter pour régler nos affaires avec le reste de l'humanité? Jusqu'à quel siècle remonter pour revendiquer un objet d'art, un territoire, un droit à réparation? De combien de générations en arrière faut-il endosser ou faire endosser les erreurs ou les crimes? Notre temps abonde en exemples de cette réactivation du passé tantôt dans des élans de fierté revendicatrice, tantôt dans la culpabilisation collective; une très longue liste pourrait suivre les quelques exemples mentionnés plus haut. Il paraît assez normal qu'au lendemain d'une guerre ou au terme d'une interruption des relations diplomatiques, un état ou une personne réclame restitution d'oeuvres d'art volées, que les héritiers de personnes spoliées, puis exterminées, fassent valoir leurs droits. L'extension de l'horizon temporel dans un passé plus lointain apparaît cependant plus discutable: faut-il céder à la demande de restitution des frises de l'Acropole, de l'obélisque de Louxor, et, si elle venait à s'exprimer, de tous les biens accumulés dans les musées de l'Occident au long des siècles de l'expansion européenne? Où entraînerait cette extension dans le temps si elle se propageait à tous les biens de ceux qui, à travers l'histoire, furent spoliés ou spolièrent? L'on verrait les huguenots chassés de France réclamer à la République les richesses de leurs pères, les Indiens du Mexique assigner l'Espagne en réparation de l'or emporté par les conquistadores, les Noirs américains exiger dommages et intérêts à tous ceux dont les ancêtres, en Afrique, à Nantes, à la Nouvelle Orléans et en biens d'autres lieux, contribuèrent au commerce des esclaves. La morale n'y verrait que justice. Mais on devine sans peine, à multiplier à l'infini les cas non moins plausibles, dans quelle spirale d'absurdité on serait entraîné, et les obstacles pratiques à une telle entreprise de retouche de l'histoire, au nom de l'histoire elle-même. L'exemple des oeuvres d'art et des biens matériels est relativement anodin, comparé aux problèmes qui surgiraient s'il s'agissait de territoires, ou de pouvoir politique. Sans compter qu'il se trouverait toujours quelqu'un pour s'emparer d'une nouvelle donnée de l'histoire pour exiger que l'on retouche les retouches. Le monde risquerait fort de se transformer en un vaste carnaval procédurier, où l'avenir serait entièrement hypothéqué par l'attente de l'issue des procès intentés partout et par tous au nom de l'histoire.

Par bonheur, le droit n'a pas prévu cette correction générale des erreurs du passé, et il ne se trouverait pas de tribunal qui se déclarât compétent pour entendre les plaignants. Le droit, précisément, est l'une des institutions sociales qui a élaboré, à toutes fins pratiques, des règles propres à fournir au temps des frontières. La prescription, dont quelquefois l'application paraît inique, est une technique remarquable de gestion de l'oubli; elle pose un terme au-delà duquel le passé n'est plus autorisé à faire irruption dans le présent ni à redéterminer l'avenir; elle ne va pas aussi loin que l'absolution accordée par certaines institutions religieuses, qui effacent le péché et libèrent; elle n'efface pas, elle ne se prononce pas sur le crime; elle déclare simplement qu'il est trop tard pour réorienter l'histoire de son auteur depuis qu'il l'a commis. Il manque aux sociétés d'aujourd'hui

des règles de prescription qui fassent obstacle à ce qui risquerait de devenir une pathologie sociale de la mémoire, où un usage stérile ou pervers de l'histoire remet sans cesse en question le futur.

Symétriquement à la revendication des droits et à l'exigence des réparations, la culpabilisation des sociétés pour des actes remontant à un passé lointain peut devenir malsaine si l'on refuse que le temps y joue en faveur de l'atténuation, comme il le fait chez l'individu. Il faut s'inquiéter de cette culture de la culpabilité sociale qui semble se répandre de nos jours. A première vue bienvenue sur la plan moral, elle est doublement suspecte. D'une part, elle peut n'être qu'un exercice verbal, et qui ne coûte guère, pour apaiser les accusations persistantes de ceux qui demandent réparation. La réhabilitation de Galilée, la reconnaissance des excès de l'Inquisition, la reformulation du rôle des Juifs dans la mort du Christ constituent autant de gestes symboliques que l'on ne peut qu'approuver, mais qui ne changent rien, rétrospectivement, au sort de l'illustre savant, des victimes de Torquemada ni aux légitimations de l'antisémitisme à travers les siècles. Ce ne sont guère plus que des artifices rhétoriques visant à apurer un contentieux entre fantômes, auxquels on se résigne souvent bien tardivement sous la pression de l'évidence historique. D'autre part, inversement, une culpabilisation collective sur le passé, dans laquelle les générations actuelles endossent les fautes de générations disparues, peut freiner, plus qu'elle ne facilite, la solution des problèmes d'aujourd'hui et de demain. Elle favorise une approche morbide du présent, qui brouille une perception lucide des situations. Où serait l'Europe d'aujourd'hui si l'Allemagne avait sombré dans une crise de culpabilité au lieu de se ressaisir? Et, dans un sens opposé, quelle eût été la politique post-coloniale des peuples colonisateurs de l'Afrique si ne les avaient envahis des sentiments de culpabilité qui les empêchèrent de voir et de dénoncer l'imposture d'un néocolonialisme occulte infiniment plus cynique?

Là où les sociétés éprouvent dans leurs rapports actuels le poids d'un passé qui leur ferme tout avenir, il n'est d'autre solution, sauf à lutter jusqu'à l'écrasement et la destruction, que de trouver la voie d'une réconciliation par ce que l'on pourrait appeler une thérapie de l'oubli. Le spectacle de l'histoire, y compris celle que nous vivons, n'encourage guère à l'optimisme à cet égard. Comme l'individu récidive dans le crime, rechute dans l'alcoolisme, répète à chaque liaison les mêmes conduites de rupture, les sociétés retombent dans la guerre, l'oppression, le génocide. Néanmoins, même s'ils sont rares, il existe assez de cas de réconciliation pour que l'on sache cette démarche possible. Au cours du dernier siècle à l'avenir si incertain, plusieurs exemples de neutralisation du passé sont venus songer les cas trop nombreux de conflits sans issues et de démence collective. On songera à la naissance de grands organismes internationaux qui, malgré leurs imperfections et leur fréquente impuissance, contribuent à réguler les conflits, et amènent à coopérer des états jusque là hostiles: depuis la tentative avortée de Société des Nations, plus fermement relayée par les Nations Unies, jusqu'aux efforts obstinés de l'UNESCO ou de l'Organisation mondiale de la Santé. On songera, sur le sol européen, à cette exceptionnelle réconciliation de la France et de l'Allemagne au lendemain de la dernière guerre, qui exorcisa plus d'un siècle de rancunes et de malentendus et scella pour au moins un demi-siècle

la paix en Europe occidentale; à la réconciliation du peuple espagnol après les déchirements de la guerre civile et l'oppression d'un régime totalitaire. Oui, ces miracles existent. Il arrive que les sociétés parviennent à se guérir, fût-ce avec l'aide de quelques «thérapeutes» extérieurs, des pathologies de leur mémoire exacerbée.⁶

Le cours de l'histoire n'est aux mains ni des historiens, ni des psychologues. Ni les uns ni les autres, cependant, ne peuvent rester indifférents face aux avatars de la mémoire collective dans nos sociétés modernes. Par leurs recherches, les historiens alimentent, qu'ils le veuillent ou non, les constructions et reconstructions de l'identité que se donnent les peuples, ils apportent des matériaux au *devoir de mémoire* invoqué tant à l'appui de la quête identitaire que de la culpabilisation. Comme producteurs des données historiques, il leur appartient de veiller à l'usage qui en est fait, aux sélections abusives, aux distorsions orientées, aux silences imposés, aux censures, aux proclamations politiques établissant la vérité historique, etc. Quant aux psychologues, informés de façon toujours plus précise des mécanismes de la mémoire et de son rôle extraordinaire dans toutes les conduites humaines, mais alertés aussi de ses pièges, de ses déficits, de ses hypertrophies, des manipulations que les groupes comme les individus peuvent faire de leurs propres souvenirs et de leurs oublis aussi bien que de ceux des autres, ils ont mission de proposer sans cesse une élucidation critique des conduites qui font obstacles à la paix, au respect des droits des gens, à la coopération, bref aux valeurs dont l'espèce humaine se targue. C'est une voie plus difficile que la catégorisation manichéenne qui revient à la mode, et qui range les comportements humains dans les cases du bien et du mal. Peut-être est-ce en partie une affaire d'éducation. Puisque nos systèmes éducatifs, aussi dispendieux qu'inefficaces, sont sans cesse remis en question, pourquoi ne pas prendre occasion pour mettre en oeuvre, dans les programmes scolaires, des enseignements assurés conjointement par des historiens et des psychologues (ajoutons-y des sociologues, et des professeurs de littérature, source inépuisable d'exemples) qui apprennent aux élèves de tous âges à gérer le passé et l'avenir de la société dans laquelle ils vivent.

On objectera que les responsabilités que nous assignons là aux psychologues l'impliquent dans des choix politiques. Certes, mais nous savons aujourd'hui que les scientifiques ne peuvent y échapper dès lors qu'il estiment de leur devoir de ne pas laisser les gens dans l'ignorance des conséquences de leurs actes. Les psychologues moins que les autres, s'ils reconnaissent que l'espèce humaine, leur objet d'étude, s'inscrit dans l'histoire.

RÉFÉRENCES

- Benesteau, J. (sous presse). *Mensonges freudiens*. Sprimont (Belgique): Pierre Mardaga.
 Fèbvre, L. (1938). Psychologie et Histoire. En H. Wallon (Éd.), *La Vie mentale* (pp 8'12-3-8'12-7), Encyclopédie française, tome VIII.

6. Les psychologues se sont peu penchés sur les rapports de la psychologie à l'histoire tels que nous les esquissons ici. Du côté des philosophes, on retiendra l'ouvrage important de Ricoeur (1999).

- Juaristi, J. (1997). *El bucle melancólico*. Madrid: Espasa Calpe.
- Meyerson, I. (2000). *Existe-t-il une nature humaine? Psychologie historique, objective, comparative*. Avec une introduction de F. Parot. Paris: Institut d'édition Sanofi-Synthélabo.
- Otte, M. (2001). *Les origines de la pensée, archéologie de la conscience*. Sprimont (Belgique): Pierre Mardaga.
- Parot, F. (Éd.) (1996). *Pour une Psychologie historique. Écrits en hommage à Ignace Meyerson*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Renfrew, C. & Zubrow, E.B. (Éds.) (1996). *The ancient mind. Elements of cognitive archeology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Richelle, M. (1999). L'identité culturelle: considérations psychologiques et éthiques. En J. Fukac, Z. Chlup, A. Mizzerová & A. Schauerová (Éds.), *The crossroads of European culture, responsibility and hope*. Brno University of Technology, VUTUM Press (pp.119-123).
- Richelle, M. (2000). L'Europe et les risques des perversions nationalistes et régionalistes. En Collectif. *Questions régionales et citoyenneté européenne (193-199)*. Liège: Éditions de l'Université de Liège.
- Richelle, M. (sous presse). El renacimiento de la conciencia: olvidos y omisiones de la Historia. *Revista de Historia de la Psicología*.
- Ricoeur, P. (1999). *Histoire, Mémoire, Oubli*. Paris: Gallimard.